

*«I wszystko poszłoby zgodnie z planem, gdyby nie
nieprzewidziane spotkanie.»*

*«Tout se serait déroulé comme prévu si ce n'avait été une
rencontre inattendue.»*



Corne d'or

Financé par l'Union européenne.

Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois que leur(s) auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture (EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en être tenues pour responsables.



**Cofinancé par
l'Union européenne**

*

Ce livre a été publié avec le soutien du
© POLAND Translation Programme.



*

Ouvrage publié sous le titre original de
ZŁOTY RÓG

Copyright © by Jacek Dehnel, Piotr Tarczyński
Cette traduction est publiée avec l'aimable accord
de Społeczny Instytut Wydawniczy Znak
Sp. z o.o. Kraków, Pologne

© Agullo Éditions, 2026, pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception de la couverture : Studio Phantom - Cyril Favory
Image de couverture : *Gabriela Zapolska (Lwów)*, auteur inconnu, 1906

Maryla Szymiczka

Corne d'or

Traduit du polonais par
Cécile Bocianowski

Agullo



Aux honorables maisons Walaszek et Gutowski



TABLE DES MATIÈRES

Prologue – Se déroulant six mois après les événements décrits dans le livre et dans lequel sont formulés des griefs légitimes, de nature morale et légale, sur une certaine vision artistique.

Chapitre I – Dans lequel Cracovie a des airs de marécage gargouillant, toute la ville célèbre une mésalliance, et un cadavre inespéré surgit dans la vie de Zofia Turbotyńska. La chapelle de la Vierge de Częstochowa est assiégée puis libérée par des renforts.

Chapitre II – Dans lequel Zofia Turbotyńska devient soudain adversaire de la propreté et chasseuse de trésors, puis se rend sur les terres sauvages de la campagne cracovienne.

Chapitre III – Dans lequel Zofia Turbotyńska entre dans une zone d'inconfort.

Chapitre IV – Dans lequel personne ne s'attend à une inquisition cracovienne, Zofia supporte jusqu'à six paysannes, entend de précieuses informations au prix d'une coiffure ruinée et trouve la première clef à son énigme.

Chapitre V – Dans lequel Zofia, à la faveur du cours incontrôlable des événements, ruine un charmant rendez-vous de Tadeusz, tombe en pleine guerre de Crimée, empêche une révolution par un front de solidarité féminine, et où un jeune homme entame un lointain et périlleux voyage.

Chapitre VI – Dans lequel deux silures déballent le petit paquet, et Zofia Turbotyńska joue cartes sur table avec le juge Klossowitz, à une partie de plus en plus dangereuse.

Chapitre VII – Que Franciszka et Ignacy auraient pu écrire si seulement ils avaient été accoutumés à noircir du papier.

Chapitre VIII – Chapitre court et au décor indigent, dans lequel un vieux conspirateur en conseille un jeune.

Chapitre IX – Dans lequel Zofia Turbotyńska compte des lettres et roule dans un fiacre dont on dirait qu'ils sont deux, se remémore des non-dits sur la longue et inconfortable route, pour enfin rencontrer un nouveau personnage tiré des tableaux de Matejko.

Chapitre X – Dans lequel Zofia Turbotyńska mène des discussions aussi prometteuses que décevantes, et essuie une sérieuse déconvenue en raison (notamment) d'œufs à la paysanne.

Chapitre XI – Dans lequel la maison des Turbotyński est la victime silencieuse d'un délit, tandis que nous rencontrons

un triste petit groupe d'éminents vétérans du tabagisme et des luttes de libération nationale sur les terres polonaises ; en outre, des conspirateurs font comme de coutume, autrement dit, complotent, se soutiennent et acceptent des missions suicides, alors que Zofia repère puis sème une ombre.

Chapitre XII – Dans lequel une personne mémorable est oubliée puis rappelée, Zofia reçoit une proposition immorale puis se rend à l'église, néanmoins pas pour se confesser.

Chapitre XIII – Dans lequel deux personnes se rencontrent et discutent, et Zofia comprend qu'elles ne se rencontraient et ne discutaient pas, ce qui la mène à distinguer deux ombres qui la talonnaient et à retrouver le hohol.

Chapitre XIV – Dans lequel, loin quelque part, des papiers passent d'un bureau à un autre telles les figurines d'un jeu d'échecs, tandis que rue Grodzka se déroule une partie d'un tout autre genre. Zofia compose un poème puis l'oublie, écoute l'histoire dramatique d'un idéal fracassé sur le pavé et d'une gargote autorisée par le chef de la police.

Chapitre XV – Dans lequel la voiture d'un écorcheur de chiens municipal parcourt la ville par un matin brumeux, des agents se tiennent à l'endroit où se trouvait un autel, et une voix inconnue entonne une chanson sur une belle montagnarde.

Chapitre XVI – Dans lequel Zofia dit adieu à la corne d'or et à un espoir caché ; la presse, quant à elle, ment

MARYLA SZYMICZKOWA

comme un arracheur de dents. Dernier et amer voyage à Bronowice.

Épilogue

Remerciements de l'autrice

Note de la traductrice

PROLOGUE

Se déroulant six mois après les événements décrits dans le livre et dans lequel sont formulés des griefs légitimes, de nature morale et légale, sur une certaine vision artistique.

— Ça ne s'est pas du tout passé ainsi !

La voix ferme d'une femme courroucée se détacha soudain dans le brouhaha de la foule qui descendait l'escalier du théâtre, s'entassait près des vestiaires et se répandait devant le bâtiment qui brillait dans l'obscurité de la nuit.

Quelques têtes – un jeune homme au léger duvet surplombant sa lèvre supérieure, la femme pomponnée d'un apothicaire et un professeur de collège grisonnant à la barbe pittoresque qui reposait sur le plastron immaculé de sa chemise – se tournèrent pour tenter d'établir la source de cette protestation, mais il était difficile de saisir, dans cette masse de gens, qui s'adressait à qui. Cela n'avait d'ailleurs rien d'exceptionnel : il ne manquait pas de mécontents – ni ce soir-là, ni le précédent, ni encore avant. Depuis ce fameux samedi de première, il se trouvait toujours quelqu'un pour sortir après le deuxième acte, voire à la fin du premier, dans un furieux bruissement de volants ou dans le martèlement indigné d'une canne contre les marches en marbre du vestibule, vilipendant « l'absurdité »

ou «l'immoralité» de la pièce. Il arrivait – beaucoup plus rarement – que malgré leur colère ou leur déception certains restent jusqu'à la fin du spectacle et ne le réprouvent qu'après avoir rentabilisé la totalité du montant déboursé pour le billet. Ceux, en revanche, qui assistaient à toutes les représentations – prétendument charmés – soufflaient en silence les répliques des acteurs qu'ils connaissaient à présent par cœur et lançaient des regards à la fois amusés et méprisants aux premiers.

— C'est tout simplement un scandale ! se fit entendre la voix, lointaine mais toujours audible.

Mais personne n'y prêta plus attention. Cracovie aimait s'offusquer, et si toute occasion était bonne, la nouvelle pièce de M. Wyspiański en fournissait de nombreuses opportunités dont il aurait été vraiment dommage de ne pas profiter. Les premiers s'indignaient de ces fariboles et de voir les salons décadents admirer ces excentricités littéraires sans queue ni tête ; les deuxièmes, sur ces imbéciles de critiques qui n'avaient su voir le génie supérieur de l'œuvre ; d'autres enfin... Certes, l'honnêteté exigeait d'admettre que certains se formalisaient pour de bonnes raisons, et en dépassant de loin les questions purement théâtrales. Toute la ville racontait que la veille de l'avant-première Mme Rydel – la *vieille* Mme Rydel – avait placardé en pleine nuit ses propres affiches.

— Pas en personne, naturellement, mais en engageant des vendeurs de journaux qu'elle rétribua de quelques centimes, expliqua un monsieur au pince-nez à un jeune homme au menton saillant que la barbe clairsemée ne parvenait point, malgré de grands efforts, à camoufler ; bien au contraire. Des affiches identiques aux précédentes, je les ai vues de mes propres yeux, monsieur, et imprimées

au même endroit, poursuivit-il avec animation. Ils les placardaient la nuit sur les colonnes pour masquer celles du théâtre. Mais ils ne purent toutes les avoir, hé, hé, pouffait-il avec une satisfaction non dissimulée, avant de vérifier si on l'avait écouté.

Mais la foule qui l'entourait était plus occupée à récupérer ses manteaux, pelisses, hauts-de-forme et chapeaux de dame aux bords aussi larges qu'une roue panoramique qu'à écouter des rumeurs déjà connues.

— Mais pourquoi ? demanda le jeune homme dont le menton se détachait davantage sous l'effet de la surprise.

— Vous ne savez vraiment pas ? intervint un homme corpulent aux favoris grisonnants, qui attendait visiblement quelqu'un. Vous n'êtes pas d'ici, je présume !

— Je viens de Lwów...

— Et tout est clair ! lança l'homme grisonnant.

— M. Wyspiański a employé les vrais prénoms, dans sa pièce, expliqua le pince-nez, donc la vieille Rydel...

— La mère du jeune marié ? s'assura le nouveau venu, novice en matière d'alliances cracoviennes.

— Exactement. *Madame le professeur* Rydel, souligna ostensiblement l'homme aux favoris grisonnants, en lançant au pince-nez un regard entendu de désapprobation, la mère de M. Lucjan, poète, et de Mlle Hanna. Écoutez-vous seulement ?

— J'écoute, monsieur, et je m'étonne. C'est totalement contraire à la loi. Le règlement du ministère de l'Intérieur, point cinq, stipule clairement qu'il est interdit de prendre pour sujet de représentations théâtrales la vie privée de personnes vivantes... Je suis étudiant en faculté de droit, précisa-t-il rapidement en voyant le regard surpris de ses interlocuteurs.

— C'est contraire non seulement à la loi, mais aussi aux bonnes mœurs! siffla l'homme aux favoris, visiblement satisfait d'avoir trouvé un allié. Le mariage du fils d'un docteur avec une paysanne a fourni suffisamment de munitions aux ragots cracoviens, pourquoi devrait-on en écouter les échos sur la scène, je vous le demande?

— Et donc, *Mme Rydel*, reprit calmement le pince-nez, s'est terriblement offusquée et a, paraît-il, tenté de bloquer la première, mais elle a fini par s'occuper seulement des affiches. Elle a changé des prénoms, Hanna pour Krysia ou Krzysia, en pensant que cela ferait l'affaire. En revanche, il était inutile qu'elle assiste à la première.

Les hommes plus âgés hochèrent tous deux la tête, mais pour des raisons différentes.

— Pourquoi, que s'est-il passé? insista le menton qui ne saisissait toujours pas la cause de toute cette confusion.

— Je ne sais quelles sont les mœurs à Lwów, monsieur, mais dans *notre* ville, montrer sur scène des jeunes filles de bonne maison qui veulent, hum, enlacer des valets de ferme éméchés est considéré, pour le moins que l'on puisse dire, comme indécent. Du moins de mauvais goût.

— Mais peut-on prétendre que ce soit faux? gloussa le pince-nez. Quoi qu'il en soit, quand *Mme Rydel* vit la scène dans laquelle sa fille voulait embrasser les garçons d'honneur, elle en eut des spasmes et il a fallu l'évacuer du théâtre, ha, ha.

— Elle paya sa sortie au théâtre de sa santé et de quelques nuits d'insomnie totale, ajoutèrent les favoris sur un ton empathique. Elle ne pouvait tout simplement pas retenir ses sanglots nerveux... C'est en tout cas ce que m'a dit ma femme, qui le tient de source sûre, à savoir de sa cousine...

L'étudiant ne prêta cependant pas attention à cette explication et lissa sa barbe.

— Je ne me souviens pas de cette scène, et pourtant, j'ai regardé le spectacle avec grande attention.

— Vous ne l'avez pas vue aujourd'hui ! s'esclaffa le pince-nez. Je suis venu spécialement revoir le spectacle car ce devait être la première représentation jouée entièrement, sans coupures. Vous savez, la censure autrichienne avait sérieusement taillé dans le texte.

— Oui, je sais, ils en ont parlé dans les journaux de Lwów, et longuement. Pour des raisons politiques, semblerait-il. Car la pièce est jugée trop démocratique et patriotique...

— Et comment ! Sous la pression des conservateurs, bien sûr !

— Que dites-vous, se consternèrent les favoris, n'allez pas croire tout ce que vous lisez dans la presse, monsieur ! Surtout dans la presse socialiste, ajouta-t-il en levant le doigt. Ce n'était pas la censure autrichienne, mais la nôtre, à la mairie, et non sous la pression des conservateurs, mais pour des raisons d'ordre public...

— Point trois du règlement..., murmura l'étudiant en droit.

— ... et d'outrage à la décence, à la pudeur et, hum, eh bien, à la morale.

— ... point quatre...

— Il est des choses que l'on ne peut montrer sur scène, messieurs, à moins que nous ne donnions tous notre accord ! Les femmes viennent au théâtre, voyons ! Les enfants, même ! Certaines scènes du spectacle d'aujourd'hui sont inadmissibles. « Mon aïeul fut découpé à la scie ? Nous avons tout oublié ? » Ou quelque chose du genre. Je vous

assure que je n'aurais rien oublié, moi ! Mon grand-père est mort d'apoplexie il y a cinquante ans, quand je n'étais encore qu'un garçon, et je m'en souviens jusqu'à ce jour ! Il ne convient pas de dire ce genre de choses, arguèrent en frémissant d'indignation les favoris, sous-entendant que le destin de leur aïeul pourrait se répéter.

— Et notre ami de Lwów ne peut avoir tout vu, ha, ha, car si la censure a coupé un bout, la Rydel en a coupé un autre. Elle a exigé de Kotarbiński... du directeur du théâtre, expliqua-t-il, qu'il supprime cette fameuse scène. Une femme têtue, il faut le reconnaître.

Tous trois hochèrent la tête.

Cependant, plongés dans leur discussion, ces messieurs ne se rendirent pas compte que, sous la poussée continue de la foule de spectateurs vers la sortie, ils s'étaient retrouvés à l'extérieur ; ils revêtirent donc leur manteau : les favoris, une épaisse pelisse au col de castor, le pince-nez, un paletot plus léger, et le menton, une pèlerine trop artiste pour un étudiant en droit. L'attroupement devant le théâtre commença à se disperser. Les gens rentraient chez eux en discutant âprement de leur expérience. Les enthousiastes comme les détracteurs s'accordaient pour dire qu'ils avaient vu un spectacle « assurément sans précédent ». Depuis Pâques, le temps s'était adouci, on pouvait donc économiser sur le fiacre et rentrer à pied. D'un autre côté, l'argent épargné sur la berline finissait d'ordinaire dans la main du portier d'immeuble pour qu'il ouvre après 22 heures. Que dire, la vie était pleine de décisions difficiles.

— Ignacy ! s'écria la voix ferme, perçue quelques instants plus tôt. Où étais-tu passé ? J'ai retrouvé mon parapluie, allons-y !

Les favoris en sursautèrent.

— J'arrive, ma petite Zofia! répondirent-ils avant de saluer ces messieurs et de tourner les talons.

Le menton et le pince-nez entendirent encore, sur un ton justificateur : « Mais je t'attendais ici, mon trésor... », et, de loin, sur un ton de reproche : « Je n'arrive pas à croire ce que Wyspiański en a fait! Ça ne s'est absolument pas passé comme ça! Et ce qui est certain, c'est que je ne portais pas de robe bordeaux! »